

Chroniques

## Pour non-liseurs

Volume 25, numéro 4 (148), août 1983  
Jacques Godbout

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

(1983). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 25(4), 139–140.

## POUR NON-LISEURS

JACQUES FOLCH-RIBAS  
FRANÇOIS HÉBERT  
FRANÇOIS RICARD

*Modernité* est le mot le plus obscène que j'aie jamais entendu, non en soi, mais parce qu'il a mariné dans tant de bouches en état avancé de putréfaction, qu'il a été écorché par des dents plus cariées que le rocher Percé et qu'il a moisi plus longtemps que les végétations des grottes de Lascaux et d'Altamira, leurs âges respectifs additionnés, autant de comparaisons qui pourraient laisser croire que les troglodytes, les innommables cons, les caves qui ont divinisé le concept de modernité, plus creux que pendus de Villon mais moins ressuscitables, sont des vieillards à la peau crevassée, sèche et jaunâtre, et ils n'ont pas d'âge comme la bêtise, ces bisons qui se voudraient danseuses de ballet, mais ils sont plutôt jeunes au fond, et de ma corne d'auroch je puiserai d'autres métaphores, et de ma mémoire de ptérodactyle, tout aussi vraies, pour les charger, déguisé en effrayant épormyable, et traverser de mon souverain mépris (tout en bâillant, soit dit entre parenthèses) leurs petits corps mous et roses, car si les dieux ont soufflé à Rimbaud qu'il faut (fallait et faudra) être absolument moderne, j'ai, moi, entendu que le mot clef était *absolument*, et que c'était un mot d'*ordre* et un mot de *passé*, et certainement pas le slogan qu'ils en ont fait, ces bruyants adorateurs du juke-box, de la pauvre Marilyn Monroe, ces pieds dans la sloche de nos villes meridiques, certainement pas un gadget, une bébelle, le hochet que ces exhibitionnistes tritu-

PHRASE  
POUR  
SALUER  
LA  
PARUTION  
D'UN  
NUMÉRO  
DE LA NBJ  
OU D'UN  
AUTRE

rent sur la place publique, suçant leur joli petit pouce, assurément très moderne, faisant un gentil pipi vite daté dans leurs pampers ou dans les journaux, et toujours pâmés devant ceux qui se pâment devant eux, un vrai nœud de nombrils dans le ventre de leur maman de latex et gonflable, baignant morts-nés dans le formol de leurs théories made partout sauf ici et maintenant, veaux de plastique quétaines à mort que la dernière vendeuse du plus minable Woolworth du continent ou de Navarre n'oserait même pas essayer de refiler à ses ennemis.

F.H.

**CAHIERS  
PAUL  
LÉAUTAUD**

Je ne sais si l'on est amateur de Paul Léautaud. Je sais pourtant que certains (dont je suis) n'ont pas pu entrer dans son œuvre sans s'y incruste et en sucer la mœlle jusqu'aux dernières gouttes. Le texte de Léautaud me paraît l'exemple même de la drogue: une première curiosité qui donne un léger goût d'y revenir; la seconde prise meilleure que la première; l'idée d'accomplir un acte un peu ésotérique, de pénétrer dans une réserve — côté un peu snob, je l'admets, mais cela joue, aussi, pourquoi ne pas le noter. Et puis, très vite, l'accoutumance; le besoin; les effets analgésiques se combinent aux «fulgurances», aux hilarités, aux félicités toujours et chaque fois recommencées. Je tiens le *Journal littéraire* de Léautaud pour un monument, premièrement de la langue française, et deuxièmement de l'analyse d'un esprit. Cela, on le sait, ne va pas toujours ensemble. Que paraissent au Québec ces *Cahiers Paul Léautaud* me semble important. Outil de diffusion pour universitaires? Peut-être, mais c'est plus que cela: ou bien prolongement du plaisir, ou bien porte ouverte sur la découverte de celui-ci: le bonheur d'être l'ami du «Petit ami». C'est publié aux éditions Bergeron, et par l'Association des amis de Léautaud. C'est plus que bien: c'est superbe.

J. F-R.

Le seul fait qu'il a été ignoré jusqu'ici dans l'édition française qualifie déjà Onelio Jorge Cardoso, Cubain né en 1914 et qui a pourtant derrière lui une œuvre considérable. C'est qu'on ne trouve rien chez lui de cet internationalisme brillant si répandu parmi les écrivains latino-américains que célèbre l'institution européenne. Rien de baroque, rien de voyant. Un monde fortement localisé, paysan, sans pittoresque ni idéologie facile. Et surtout une écriture d'une simplicité totale, neutre, à l'opposé du lyrisme et de la vision, une économie de moyens extrême, comme impersonnelle, anonyme, de cet anonymat rigoureusement axé sur le seul pouvoir de communication et tel qu'on ne le rencontre ordinairement que dans les contes ou les fables, que dans les paroles de l'immémorial. Une centaine de pages en tout, deux ou trois personnages, de temps à autre une brève notation de paysage, quelques paroles échangées, des actes communs, des scènes de tous les jours, dirait-on, et c'est un *univers*. *Le Fil et la corde* (nouvelles, Editions Actes Sud, 1982; traduction d'Anny Colinet-Thomas), l'air de rien, vous coupe le souffle.

**ONELIO  
JORGE  
CARDOSO**

F.R.

On organise beaucoup de voyages à l'Union des écrivains, à tel point que la rumeur court selon laquelle l'UNEQ achèterait bientôt Québécois et commanderait une centaine de Concordes (pour la liaison rue Cherrier — rue Cherrier).

**AÉRO-  
NAUTIQUE**

F.H.

Il n'est pas possible, se dit-on, d'écrire encore avec une telle sérénité, comme si rien n'avait eu lieu depuis Maupassant, comme si la littérature possédait encore un pouvoir de représentation inentamé. Et pourtant, quel enchantement. Ecrites avant *Le Jardin des Finzi-Contini*, dont elles sont un peu les cartons

**GIORGIO  
BASSANI**

préparatoires, les huit nouvelles qui composent *Les Lunettes d'or et autres histoires de Ferrare* (traduction de Michel Arnaud, collection «Folio» no 1394), et en particulier «Une plaque commémorative via Mazzini», «Les dernières années de Clelia Trotti» et «Les lunettes d'or», sous des dehors tendres et mélancoliques, ont au fond de l'esprit l'effet d'une dévastation. C'est l'Italie. C'est Ferrare. C'est, dans Ferrare, le milieu juif, autour de la Seconde Guerre mondiale. Mais surtout, et en même temps, c'est la tristesse et la vanité de la mémoire, l'horreur de l'appartenance, l'impossible sursaut de la singularité dans une société qui ne vit que de son annulation, et c'est l'envahissement, la corrosion dévorante, tranquille, de la seule chose qui ne passe pas: le temps.

F.R.

**FAUX  
JETON**

La reine Elizabeth II, reine du Canada, est le personnage le plus important du pays: dans sa désuétude même, elle sert à masquer les inexistants fondements de notre ordre social. Face, il y a sa face; pile, rien.

F.H.